

# Pourquoi la crise actuelle est-elle « systémique » ?

## [1<sup>re</sup> Partie]

Pierre Ivorra

Nombreux sont ceux qui, évoquant la crise que traverse l'économie mondiale, parlent de « crise systémique ». Que faut-il entendre par là ? Pour certains, seul serait concerné le système financier et non le capitalisme dans sa globalité. Mais si la crise met en cause tout le système, sur quoi peut-elle déboucher ? On passe dès lors du diagnostic de crise à la réflexion sur l'alternative qui se doit d'être, elle aussi, systémique.

### I. Crises et crise systémique

#### *À la redécouverte de l'analyse systémique*

On pourrait se demander cependant, en plagiant le titre d'un ouvrage d'Alain Badiou : « *De quoi cette crise de 2007-2012 est-elle le nom ?* » À ne pas répondre à cette question stratégique, les tenants du conformisme libéral risquent gros. C'est ainsi que quatre éminents membres du Conseil d'analyse économique, structure chargée d'éclairer les choix économiques du gouvernement français, dans un rapport daté du début de 2010 (1) se contentent de définir la crise comme « globale ». « *La crise qui débute en 2007, écrivent-ils, est globale en ce sens qu'elle affecte tous les pays. Mais aussi parce qu'elle touche à tous les segments de la finance et de l'économie. Depuis les premiers soubresauts en 2007, la crise n'a, en effet, cessé de muter : elle a successivement pris la forme d'une crise immobilière, d'une crise de la finance structurée, d'une crise de liquidité, d'une crise bancaire, d'une crise boursière, d'une crise de confiance, et stade ultime, d'une crise économique* ». Mais, l'on ne peut s'en tenir à cette seule description des entrelacs d'une crise qui, pour aucun des auteurs, ne sont présentés comme les manifestations du délitement d'un système.

Fin septembre 2008, avec son sens des enjeux politiques, Nicolas Sarkozy était allé au-delà. Il avait très vite mesuré l'importance d'une qualification de la crise. Dans un discours prononcé à Toulon, peu de temps après la faillite de Lehman Brothers et l'effondrement financier qui s'en est suivi, il déclarait : « *La crise financière n'est pas la crise du capitalisme. C'est la crise d'un système qui s'est éloigné des valeurs les plus fondamentales du capitalisme, qui a trahi l'esprit du capitalisme* ». Mais on ne peut exorciser les démons du capitalisme par des artifices de langage. Le capitalisme financiarisé et mondialisé est la figure actuelle du capitalisme et la crise de 2007-2008 l'expression de son évolution par crises successives.

À l'occasion d'une *interview*, l'anthropologue marxiste Maurice Godelier, évoquant le rôle des acteurs impliqués dans les origines de la crise, traders, dirigeants de fonds d'investissement et de pension, de banques et d'institutions financières, déclarait de son côté : « *Ce qui m'a frappé, à travers les actions de ce groupe et les conséquences en chaîne qu'elles ont entraînées, c'est que le capitalisme est un système et qu'il fonctionne toujours comme tel. Mais depuis vingt ans, les sciences sociales semblaient avoir oublié l'existence de ce genre de système. Sous l'influence notamment du post-modernisme, elles s'intéressaient davantage au sujet, à l'individu, à l'intimité du moi... La prise en compte de l'existence des systèmes sociaux tendait à disparaître. Or, là, [...] avec la crise des subprimes, le réel a parlé : le système existe* » (2). L'économie globale n'est pas la simple somme des comportements individuels, Keynes l'avait déjà amplement démontré. Cependant, il ne suffit pas d'affirmer que le capitalisme est un système, il faut encore préciser ce que l'on entend par là : s'agit-il d'une construction dont il importerait simplement d'étudier les structures ou d'un ensemble complexe que l'action et la réaction des éléments entre eux, tout comme l'environnement dans lequel il évolue, contribuent à transformer ouvrant ainsi la voie à son changement ?

Toute l'œuvre de Marx est comme un long questionnement sur la nature d'un système, sur le sens de ses crises, avec un début de réflexion sur les conditions de sa transformation. Ces interrogations parcourent toute la pensée hétérodoxe et elles ont été relancées d'une manière nouvelle à l'occasion de la récente crise. Il ne s'agit plus seulement aujourd'hui de penser un système, il faut aussi proposer de le transformer. C'est là toute l'originalité des travaux de l'école marxiste française de la régulation systémique animée par l'économiste et historien Paul Boccara qui s'inscrivent dans une histoire de la pensée systémique. Il est ainsi intéressant

# L'originalité des crises systémiques

## [Partie II]

Pierre Ivorra

### Qu'est-ce qui fait système ?

La notion de « *crise systémique* » renvoie évidemment à l'idée de crise d'un système. Mais derrière cette tautologie se cache tout un mode de pensée en grande partie méconnu ou sous-estimé au sein de la pensée économique hétérodoxe. Dans l'expression « *crise systémique* », la crise ne peut être considérée comme le seul objet de problématique ; le concept de système mérite lui aussi d'être interpellé. C'est notamment ce qu'a effectué dans les domaines économique et anthroponomique depuis le milieu des années soixante, et plus particulièrement sur le concept de système au début des années quatre-vingt-dix, l'économiste et historien néo-marxiste Paul Boccard. Avec le souci de poursuivre et de développer la pensée de Marx, il a travaillé de manière critique les catégories élaborées par les premiers concepteurs de la théorie des systèmes et de l'information.

Au sens de la pensée moderne, en économie, en physique, en biologie, en linguistique... qu'est-ce qu'un système ? C'est davantage qu'un ensemble structuré composé d'éléments. C'est une entité complexe qui justifie en tant que tel de faire l'objet d'une théorisation. C'est ce que s'est efforcée de faire la théorie des systèmes. Élaborée conjointement par des chercheurs de différentes disciplines, elle s'est particulièrement développée avec l'apparition de l'informatique et de la cybernétique, un peu avant et surtout après la Seconde Guerre mondiale.

Ludwig von Bertalanffy (1901-1972), biologiste d'origine autrichienne est celui qui lui a donné le plus d'ampleur. Dans sa préface à l'édition Penguin de sa « *Théorie générale des systèmes* », il définit celle-ci comme « *une étude scientifique des "tout" et des "totalités"* » (1). Pour lui, les systèmes sont « *partout autour de nous* ». Aussi se donne-t-il pour ambition d'élaborer une « *théorie générale des systèmes* » rendue possible par le fait « *que des aspects généraux, des correspondances et des isomorphismes sont communs aux systèmes* » des différentes disciplines scientifiques.

Bertalanffy a commencé à élaborer sa conception des systèmes à partir de ses recherches en biologie. Il considère qu'« *il ne suffit pas d'étudier les constituants et les processus de façon isolée, il faut encore résoudre les problèmes décisifs que posent l'organisation et l'ordre qui les unissent ; ils résultent de l'interaction dynamique des parties et rendent leur comportement différent selon qu'on les étudie isolément ou comme appartenant à*

*un tout* » (2). Cette approche est selon lui également valable dans le domaine des sciences sociales au sein desquelles « *le concept de société considérée comme une somme d'individus, d'atomes sociaux (par exemple, le modèle de "l'Homo economicus") fut remplacé par celui qui considère la société, l'économie, la nation, comme des ensembles organisés au-dessus des parties* » (3).

Pour Bertalanffy, la seule différence candidate au titre de différence constitutive du système est celle qui à la fois le rattache et le démarque de son environnement. En somme, **le système n'est et ne reste système, il ne se structure et ne se reconstruit sans cesse que parce qu'il a su se différencier d'un environnement qui lui est propre**. C'est donc la relation à l'environnement qui est constitutive de la formation du système. Un système est plus que la simple somme de ses parties, c'est un tout constitué de l'ensemble de ses éléments plus l'ensemble des relations qui relient ces éléments entre eux. Un homme, c'est davantage que l'addition de jambes, d'une tête, de bras... Toutefois, il faudra désormais ne pas perdre de vue que la cohérence interne du système n'est que le reflet, la répétition de ce qui différencie l'ensemble de son environnement externe.

D'autres chercheurs, dans d'autres disciplines, parviennent à ce même constat. C'est le cas de Norbert Wiener, le fondateur de la cybernétique, théorie du contrôle des mécanismes technologiques et naturels. Dans nombre de sciences, particulièrement en biologie et en physique, des démarches convergentes se sont affirmées en faveur d'une approche systémique des phénomènes, en rupture avec leur période « *classique* ». Là où la science classique essayait d'isoler les éléments du domaine observé (composés chimiques, cellules, enzymes, individus...) et pensait pouvoir retrouver l'ensemble ou le système en les additionnant, **la science moderne considère que « pour comprendre ces ensembles, il faut connaître leurs éléments mais aussi leurs relations : par exemple le jeu des enzymes dans une cellule, celui des processus mentaux conscients ou non, la structure et la dynamique des systèmes sociaux, etc. »** (4).

Établissant une différence entre la machine, au stade technologique actuel, et l'organisme vivant, Bertalanffy définit ce dernier comme un « *système ouvert* », c'est-à-dire un système « *défini par son échange continu de matière avec son environnement ; on constate une entrée et une sortie, une construction et une destruction de ses composants matériels* » (5). Bertalanffy fait en outre une remarque tirée de son expérience de biologiste mais qui

est certainement valable dans d'autres domaines : « *La vie, écrit-il, ne consiste pas en le maintien ou la restauration d'un équilibre, mais essentiellement au maintien de déséquilibres, ainsi que le révèle la doctrine de l'organisme-système ouvert. La recherche de l'équilibre signifie la mort et la décadence. Psychologiquement, le comportement ne cherche pas seulement à atténuer les tensions mais aussi à en construire [...]* » (6). Mais jusqu'à quel point ces tensions sont-elles susceptibles, par exemple dans le domaine économique et social, de transformer le système jusqu'à changer sa finalité ? Cela Bertalanffy ne l'aborde pas.

## De la structure au système : itinéraire de Marx

Dans le domaine économique, **Marx s'est, avant la lettre, affirmé comme un penseur systémique**. Mais il ne l'a été d'emblée. Il n'y est parvenu qu'à la suite d'un long mûrissement. Il a d'abord pensé le capitalisme en termes de rapports entre structures et forces productives.

Dans un texte appelé à une grande postérité, tiré de la préface à la *Critique de l'économie politique* (1859), Marx, prenant en compte l'évolution de sa réflexion depuis ses travaux de jeunesse, résume en ces termes « *le résultat général* » auquel il est parvenu et qui aurait servi de « *fil conducteur* » à ses études : « *Dans la production sociale de leur existence* », écrit-il, « *les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées* ». Marx explique ensuite, qu'« *à un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. [...] Alors s'ouvre une époque de révolution sociale* » (7) et de crise.

L'apologie simplificatrice de ce texte a conduit à bien des malentendus, son élévation au rang de quintessence de l'analyse marxiste des sociétés en a fait l'aboutissement des recherches de Marx alors qu'il ne s'agit à notre sens que d'un « *moment* », certes important, d'une pensée qui, essentiellement avec *Le Capital*, ira au-delà. Marx va procéder progressivement à une refondation de son analyse du capitalisme et de ses crises et commencer à concevoir celui-ci comme un système complexe et celles-là, implicitement et sans aucun doute de manière encore très partielle, comme bien plus que de simples crises des structures. Certes, Marx, au début de cette préface à la *Critique de l'économie politique*, affirme d'emblée examiner « *le système de l'économie bourgeoise* » mais il n'en est que sur le chemin. Même s'il a beaucoup travaillé, beaucoup progressé depuis, il en est encore en grande partie à la problématique qui était la sienne en 1848, celle du *Manifeste*.

Dans le *Manifeste du Parti communiste*, Marx et Engels traitent de « *la société bourgeoise moderne* », de « *l'époque bourgeoise* », des « *rapports bourgeois de production et*

*de circulation* », des « *rapports bourgeois de propriété* ». Ils définissent déjà « *l'histoire de l'industrie et du commerce* » comme celle de « *la révolte des forces productives modernes contre les rapports modernes de production, contre les rapports de propriété qui conditionnent et l'existence de la bourgeoisie et sa domination* » (8). À ce titre, ils évoquent « *les crises commerciales qui, par leur retour périodique, remettent en question, d'une manière de plus en plus menaçante, l'existence de toute la société bourgeoise* » (9). Ils n'identifient bourgeoisie et capital que fort brièvement en affirmant : « *La bourgeoisie, c'est-à-dire le capital* » (10). Plus loin, ils précisent cependant : « *L'existence et la domination de la classe bourgeoise ont pour conditions essentielles l'accumulation de la richesse entre les mains de particuliers, la formation et l'accroissement du capital. La condition du capital, c'est le salariat* » (11). Abordant « *la position des communistes par rapport aux prolétaires en général* », Marx et Engels traitent à nouveau du capital mais du point de vue de sa propriété ; pas de son mode de développement. C'est essentiellement dans *Le Capital*, particulièrement dans le Livre troisième, que la rupture sera effectuée.

## L'importance du mode opératoire et de la régulation dans l'approche d'un système

Dans cette dernière partie de l'ouvrage, Marx reprend l'idée déjà présente dans le *Manifeste* et dans la préface de la *Critique de l'économie politique* que « *la contradiction de ce mode de production capitaliste réside dans sa tendance à développer absolument les forces productives, qui entrent sans cesse en conflit avec les conditions effectives de production, dans lesquelles se meut le capital, les seules dans lesquelles il puisse se mouvoir* » (12). Plus loin, il note que « *le développement des forces productives du travail social est la tâche historique et la justification du capital. Ce faisant, il crée précisément, sans le savoir, les conditions matérielles d'un mode de production supérieur* » (13). Mais entre-temps, il s'est efforcé de démontrer que « *le taux de profit est la force motrice de la production capitaliste* », c'est lui qui imprime une dynamique au capitalisme. En affirmant cela, Marx montre que **le rapport entre forces productives et rapports de production est régi par un régulateur : le taux de profit**, qui en la matière n'est pas le seul même s'il est le plus essentiel.

Dans ce travail que Paul Boccarda qualifiera comme un acte de refondation de son analyse du capitalisme (14), Marx ajoute donc aux structures tous les éléments de régulation : le taux de profit mais aussi les prix de production, la concurrence... Il est en outre un élément régulateur non négligeable, qui ne fait pas que contredire le système mais qui dans certaines limites l'entretient et contribue à le renouveler : ce sont les crises périodiques elles-mêmes. Cela permet à Marx notamment d'éclaircir leur mystère.

Toujours dans ce tome I du Livre troisième du *Capital*, abordant le développement des contradictions de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, **il montre que c'est la « sur-accumulation de capital » (15), conséquence de la surexploitation du travail, qui fait baisser le taux de profit et provoque des crises de surproduction**, l'augmentation de la population au chômage. La « *solution* » à cela, c'est la « *mise en sommeil et même [la] destruction de capital* ». Dans cette

situation « *une partie des moyens de production, capital fixe et circulant, ne serait plus en fonction, n'agirait plus comme capital ; une partie des entreprises en cours d'installation serait fermée [...]* Il se produirait une destruction effective de moyens de production bien plus considérable » qu'à l'habitude (16).

La force du capitalisme est d'être à même de tirer parti de ses difficultés, de ses « tensions », comme le dirait Bertalanffy, de ses crises pour se maintenir et même se développer encore. L'arrêt de production, la crise survenue, le recours à de nouvelles technologies, de nouvelles machines, d'autres formes d'organisation du travail préparent un nouvel élargissement de la production. Marx introduit donc ici un troisième élément, ce que Paul Boccara appelle le « *mode opératoire technique et social* » qui fait référence aux technologies mises en œuvre, au type de productivité, aux formes d'organisation du travail... Il faut noter d'ailleurs que tout de suite après avoir montré les effets contradictoires d'une part de la sur-accumulation de capitaux et de la baisse tendancielle du taux de profit et d'autre part de la dépréciation de capital, Marx consacre tout un point de ce chapitre XV à un addenda traitant du mode capitaliste de développement de la productivité du travail. La mise en œuvre de technologies nouvelles sous contrainte d'un relèvement du taux de profit, permettant à la fois d'économiser du travail vivant et du travail mort par rapport au produit réalisé, favorise d'ailleurs la sur-accumulation des capitaux notamment des capitaux financiers et spéculatifs et provoque un chômage de masse.

Si l'on récapitule, on peut considérer **qu'un système est un tout constitué de structures, d'un mode opératoire technique et social et d'un type de régulation (17) et qu'une crise systémique est à la fois une crise des éléments du système et de leur totalité**. Marx n'a certes pas théorisé sur l'originalité de sa démarche systémique, mais celle-ci est en grande partie implicite dans ses derniers travaux. C'est ainsi qu'il conçoit le capitalisme comme un « *système spécifique [...] avec ses interdépendances internes* » (18). Et comme un système qui, au travers de ses contradictions et jusqu'à un certain point, se boucle lui-même dans un mouvement en spirale verticale. « *Et ainsi, écrit-il, la boucle serait de nouveau bouclée. Une partie du capital dévalué pour avoir cessé de fonctionner retrouverait son ancienne valeur. Pour le reste, les choses décriraient de nouveau le même cercle vicieux sur la base de conditions de production élargies, d'un marché plus vaste, d'une force productive augmentée.* » (19)

Au final, une interprétation de Marx réduite au seul jeu des rapports de production et des forces productives, aveugle à l'importance de la question de la régulation et à celle des modes opératoires techniques et sociaux, conduit le plus souvent à privilégier le Livre I et à négliger ses suites. **On ne peut pas pourtant réduire l'apport de Marx à la découverte de la plus-value, si décisive soit-elle**. Cela d'autant que les crises du capitalisme chez Marx sont conçues comme une forme de développement de l'antagonisme entre le travail et le capital. Le rabougrissement de son œuvre permet à certains de ramener leur ambition transformatrice à une simple répartition plus équitable des richesses créées. Or, Marx est allé bien au-delà, traitant des cycles, des

crises, des mécanismes de dévalorisation du capital... commençant à discerner des issues au système, si partielles soient-elles. ■

(1) Ludwig von Bertalanffy, *Théorie générale des systèmes*, Dunod, 2002, réédition de l'ouvrage publié en 1968, page XV.

(2) *Idem*, p. 30.

(3) *Idem*, p. 30.

(4) *Idem*, « préface à l'édition Penguin », p. XV.

(5) *Idem*, p. 145.

(6) *Idem*, p. 196.

(7) *Contribution à la critique de l'économie politique*, préface de la « Critique de l'économie politique », p. 4.

(8) *Manifeste du Parti communiste* de Karl Marx et Friedrich Engels, éditions de *l'Humanité*, 2008, p. 10.

(9) *Idem*, p. 10 et 11.

(10) *Idem*, p. 11.

(11) *Idem*, p. 17.

(12) *Le Capital*, Livre troisième, tome I, chapitre XV, Éditions sociales, 1971, p. 270.

(13) *Idem*, p. 271.

(14) Cf. les revues *Issues* et *Économie et Politique*.

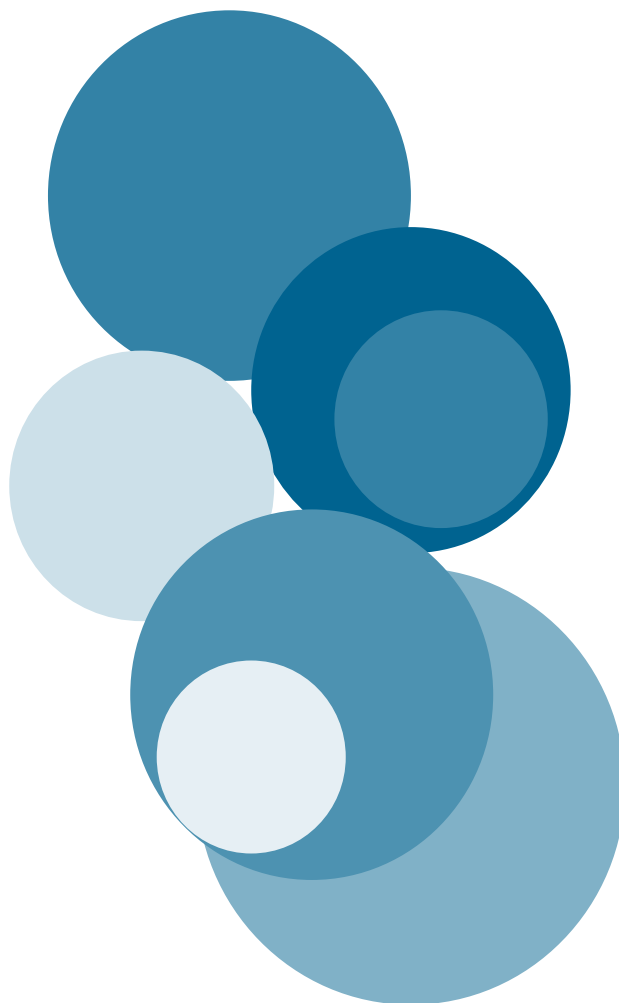
(15) *Idem*, p. 264.

(16) *Idem*, p. 266.

(17) Cf. « En deçà ou au-delà de Marx ? Pour des systémiques ouvertes en économie et en anthroponomie », *La Pensée*, n° 303, 1995.

(18) *Le Capital*, Livre troisième, tome 1, chapitre XV, Éditions sociales, 1971, p. 269.

(19) *Idem*, p. 267-268.



de mesurer le chemin parcouru depuis les premières recherches au XIX<sup>e</sup> siècle, d'évaluer les apports de chercheurs venus d'horizons très différents.

### *La récurrence des crises au sein du capitalisme*

Il importe donc, en premier lieu, de situer la crise de 2007-2010 dans le temps, le temps durable des cycles de longue période, et celui plus fragmenté des cycles de moyenne période.

La grande dépression des années trente a été un moment essentiel de réflexion sur la crise et le système qui l'a engendrée. Les théories « orthodoxes » dominantes (3), issues de la pensée économique classique, se révélèrent impuissantes à expliquer ce séisme et à proposer des solutions. Prisonnières de la théorie de l'équilibre général des marchés, de l'offre et de la demande, pensant que le marché par ses seules vertus restaurerait le plein-emploi, elles recommandèrent la non-intervention de l'État.

Dans le chapitre VI de sa *Théorie générale*, John Maynard Keynes aborde la question des cycles, de ces déséquilibres récurrents du capitalisme. N'écartant pas d'autres facteurs, il pointe néanmoins le rôle central de ce qu'il appelle « l'efficacité marginale du capital ». Pour lui, c'est « notamment la succession régulière de ses phases, et la constance de sa durée qui justifie l'appellation de cycle » (4). Pour le grand économiste anglais, un entrepreneur compare le coût actuel de l'investissement aux revenus futurs qu'il est susceptible de générer. Le profit escompté de l'investissement, les anticipations sur sa rentabilité sont ainsi au cœur des mouvements de l'économie. « Tant que l'essor se poursuit, écrit Keynes, le rendement courant de l'investissement nouveau se montre plutôt satisfaisant. La désillusion se produit parce que la confiance dans le rendement escompté se trouve tout à coup ébranlée, parfois du fait que le rendement courant manifeste une tendance à décliner au fur et à mesure des progrès continus du volume des biens durables nouvellement créés » (5).

Cette référence de Keynes au rendement de l'investissement explique à la fois la récurrence des cycles et leur périodicité. Elle permet de comprendre que ces mouvements, « au lieu de rester orientés toujours dans le même sens, finissent par s'inverser, mais encore qu'il existe un degré visible de régularité dans l'ordre et dans la durée des phases ascendantes et descendantes » (6). Ils donnent en outre la possibilité d'expliquer les phénomènes de crise et le fait que « le passage d'une phase ascendante à une phase descendante est souvent violent et soudain » (7). Keynes retravaille ainsi à sa façon des notions déjà présentes chez Marx concernant la tendance à la baisse du taux de profit, la suraccumulation des capitaux.

À la suite de Keynes, tout un courant hétérodoxe contemporain insiste d'ailleurs aujourd'hui, à juste titre, sur ce que l'économiste américain, John Kenneth Galbraith, l'un des acteurs du *new deal* des années trente, qualifiait bien avant la crise actuelle de « tendance interne du capitalisme à une grave instabilité ». « Le retour d'épisodes dévastateurs est inhérent au système lui-même » (8), ajoutait-il. Comme le note Dominique Plihon, dans un livre récent, « de crise en crise, ainsi va le capitalisme » (9).

De son côté, Michel Aglietta, après avoir rappelé que pour nombre d'historiens « les phases de crise sont inhé-

rentes à la logique financière » (10), affirme que « l'instabilité est intrinsèque au capitalisme financier » (11). Pour lui, avec la mondialisation financière, cette instabilité cyclique fait courir un risque systémique, une défaillance à un bout de la chaîne conduisant par contagion à une crise financière généralisée. C'est ce qui s'est passé en septembre 2008. La crise est alors devenue « systémique » (12), en ce sens qu'elle s'est propagée à l'ensemble du réseau bancaire de la planète puis dans l'ensemble des économies, plongeant celles des pays développés dans une récession sans précédent depuis la Seconde Guerre mondiale et celles des pays émergents dans les difficultés.

### *Marx et les cycles décennaux*

Pour penser la crise systémique il paraît nécessaire d'avoir une approche des cycles économiques, de l'ensemble des cycles, et de leur raison d'être au cœur du système. Marx connaissait bien les cycles décennaux aboutissant à une crise de surproduction. Il note ainsi dans *Le Capital* : « À mesure donc que se développent le mode de production capitaliste et avec lui le volume de valeur et la durée du capital fixe investi, on voit la vie de l'industrie et du capital industriel se développer rapidement dans chaque affaire particulière jusqu'à se prolonger de longues années, disons en moyenne dix ans » (13). Cette vie est abrégée par « le bouleversement constant des moyens de production, qui s'intensifie constamment », entretenu moins par leur usure physique que par leur « usure morale », effet du progrès technique, de l'innovation stimulés par la concurrence.

C'est l'expansion même de la production capitaliste qui est la cause de ses hoquets périodiques, de « ce mouvement alternatif d'expansion et de contraction », le répétant « par une nécessité mécanique » (14). L'application de méthodes qui rendent le travail plus productif diminue la demande de travail, rétrécit de fait le marché, imprimant à l'industrie moderne ses mouvements caractéristiques de balancier. Mais attention, note encore Marx, « C'est seulement de l'époque où l'industrie mécanique, ayant jeté des racines assez profondes » à la fois sur la production nationale et le marché international, où « les nations industrielles entrant en lice furent devenues assez nombreuses, c'est de cette époque seulement que datent les cycles renaissants dont les phases successives embrassent des années et qui aboutissent toujours à une crise générale, fin d'un cycle et point de départ d'un autre » (15).

### *Cycles de moyenne période et cycles longs*

Avant même *Le Capital* de Marx, dès 1862, en étudiant en détail les premières crises du XIX<sup>e</sup> siècle, l'économiste français Clément Juglar découvre les cycles d'une durée de sept à douze ans, cycles de moyenne période tels qu'ils existent encore de nos jours. Plus tard, dans les années vingt, l'économiste marxiste russe Nicolas Kondratieff met à jour des cycles ayant une durée d'environ cinquante à soixante ans. Étudiant les évolutions économiques des grands pays capitalistes de l'époque, il met en évidence l'alternance de longues phases d'expansion et de déclin de l'activité économique d'une durée moyenne de vingt-cinq à trente ans chacune, traversées en leur sein par des crises de moyenne période répertoriées par Juglar. Pour Nicolas

Kondratieff ces mouvements sont impulsés par les différents types d'investissement ; il lie la phase ascendante d'un grand cycle au renouvellement et à l'extension d'investissements fondamentaux requérant une masse considérable de capitaux : réseaux ferroviaires, canaux, grandes infrastructures routières... ainsi qu'à un changement radical et un regroupement des principales forces productives.

Mais cette phase de croissance (phase A) s'accompagne progressivement d'un excès d'investissement et de demande de capitaux. Cette tension sur les ressources physiques et financières provoque une hausse des prix et des taux d'intérêts qui, à son tour, entraîne une chute de l'activité économique (phase B) et une crise.

Cette analyse des cycles longs est prolongée par l'économiste autrichien Joseph Schumpeter (1883-1950) qui centre son explication des cycles économiques sur le rôle de l'innovation. C'est l'apparition d'innovations majeures, d'un progrès technique qui se développe par vagues successives et non de façon linéaire, stimulé par la recherche du profit, qui entraîne le développement de l'économie pendant de longues années. Durant la période d'assimilation, de diffusion et d'amortissement des nouvelles innovations, l'économie progresse. Mais la généralisation de l'innovation épuise sa capacité à assurer des profits et à promouvoir la croissance et explique le retournement du cycle, la crise ; crise au sein de laquelle apparaissent de nouvelles innovations points de départ d'un nouveau cycle ascendant.

Suraccumulation de capitaux, chômage massif et rejet des travailleurs, changement dans la base technique de la production : on commence là à dessiner le profil des crises systémiques. Au sein des cycles de longue durée

elles désignent la période de difficultés succédant à celle d'essor et se manifestent par des secousses de plus ou moins grande ampleur jusqu'à une phase finale où sont mis en cause tous les éléments du système et où s'engagent des transformations profondes de celui-ci. Mais ces caractéristiques n'épuisent pas le sens des crises systémiques. ■

(1) Patrick Artus, Jean-Paul Betbèze, Christian de Boissieu, Gunther Capelle-Blancard, *De la crise des subprimes à la crise mondiale*, La Documentation française, p. 92, janvier 2010.

(2) Entretien avec Maurice Godelier, anthropologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), « L'économie politique », n° 49, janvier 2011).

(3) « Pendant un siècle et plus l'Économie Politique a été déclinée en Angleterre par une conception erronée » : c'est par cette phrase que débute la préface de l'ouvrage fondamental de John Maynard Keynes, *Théorie générale de l'emploi, l'intérêt et la monnaie*, éditions Payot, janvier 2005.

(4) John Maynard Keynes, ouvrage cité, p. 315.

(5) *Idem*, p. 319.

(6) *Idem*, p. 316.

(7) *Ibidem*.

(8) John Kenneth Galbraith, « Voyage dans le temps économique », « La dynamique générale », in « *Économie hétérodoxe* », p. 788, Opus Seuil, 20, 07.

(9) El Mouhoub Mouhoud et Dominique Plihon, *Le savoir & la finance*, La Découverte, 2009, p. 5.

(10) Michel Aglietta, *La crise, pourquoi en est-elle arrivée là ? Comment en sortir ?*, éditions Michalon, novembre 2008, p. 7.

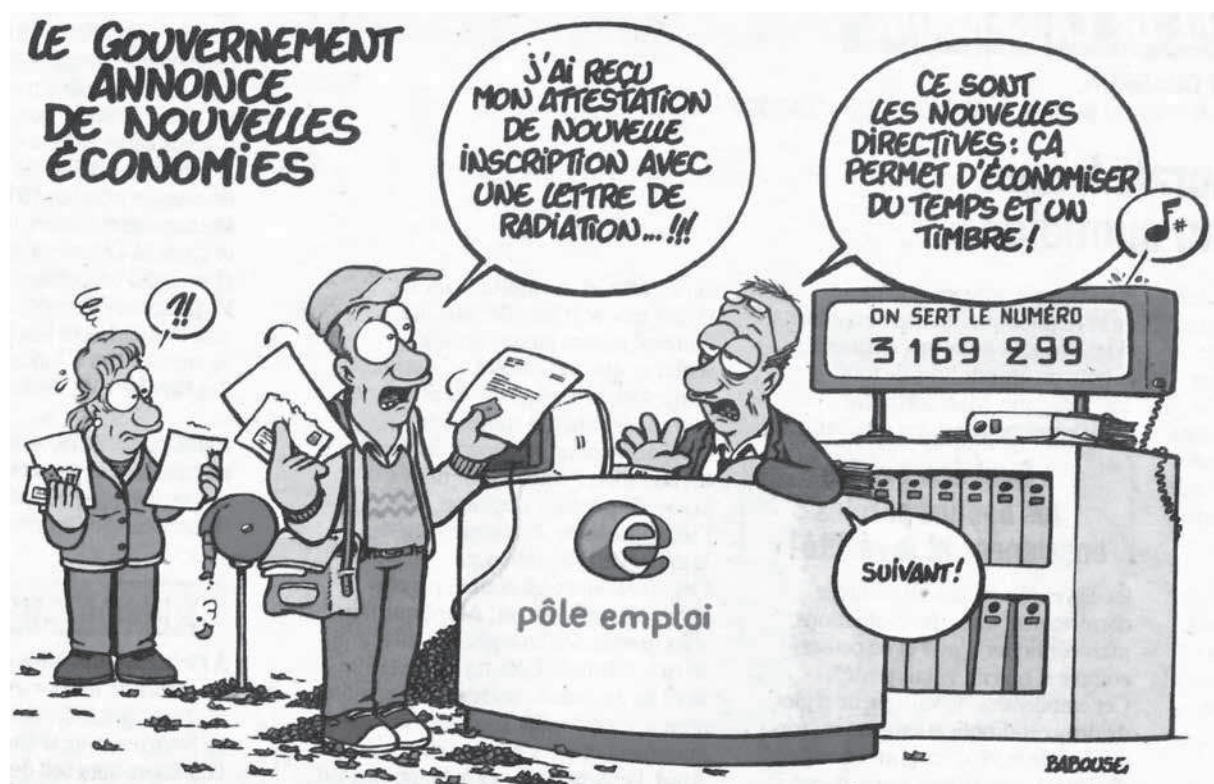
(11) Ouvrage cité, p. 11 et 15.

(12) *Idem*, p. 46.

(13) *Idem*, p. 171.

(14) *Le Capital*, Livre I, chapitre XXV, « La loi générale de l'accumulation capitaliste », tome 3, Éditions sociales, 1969, p.77.

(15) *Ibidem*.



# Pourquoi la crise actuelle est-elle dite systémique?

## [Partie III]

### Les deux visages d'une crise systémique

Pierre Ivorra

L'un des grands mérites de Marx, souvent trop ignoré, est d'avoir analysé les facteurs à l'origine des crises du capitalisme et d'ouvrir ainsi la voie à des issues possibles.

Aujourd'hui, grâce à l'expérience faite et aux connaissances nouvelles acquises, on peut mieux cerner les deux visages de la crise systémique contemporaine, crise de deux systèmes : l'économique et l'anthroponomique.

En même temps, cela renforce la nécessité, pour sortir enfin de la crise et commencer à dépasser le capitalisme et le libéralisme, intimement liés, de proposer et d'engager des transformations au cœur de chacun des systèmes.

Suite des articles précédents sur la notion de système (cf. *Économie et Politique*, janvier-février et mars-avril 2013), *Économie et politique* poursuit la leçon théorique avec ce 3<sup>e</sup> article de Pierre Ivorra.

#### Suraccumulation, dévalorisation des capitaux et crise systémique

La première théorisation néomarxiste de l'analyse systémique en économie et en anthroponomie, c'est-à-dire dans les domaines qui concernent tous les aspects non économiques de la vie humaine (la famille, les relations hommes-femmes...) a été effectuée par Paul Boccara dans un article de 1995 de *La Pensée* (1) qui s'intitule : « *En deçà ou au-delà de Marx ? Pour des systémiques ouvertes en économie et en anthroponomie* ».

**Poussant plus loin les analyses de Marx** ou certaines de ses intuitions, dans une démarche critique, prenant en compte à la fois l'expérience de la crise des années trente et de ses solutions, les régressions opérées par certains des chantres du marxisme, mais aussi les avancées opérées dans les différents domaines scientifiques, y compris en économie et dans les sciences humaines, **Paul Boccara a, dès la fin de 1967, analysé la crise du capitalisme monopoliste d'État (CME) qui ne faisait pourtant que commencer et qui depuis, notamment avec la récente crise de 2007-2008, n'a cessé de gagner en gravité.**

Il a repris et développé la thèse de Marx sur la suraccumulation considérable et relativement durable des capitaux dans la production en en faisant un élément clé explicatif des crises systémiques. Celles-ci correspondent à la phase de tendance aux difficultés

des cycles longs d'une soixantaine d'années succédant à la phase d'essor. Du fait des technologies particulières dominant dans la phase ascendante du cycle de longue période, de plus en plus économes en travail humain, stimulées par la volonté des entrepreneurs de maximiser leur taux de profit, on assiste à une élévation considérable de la composition organique des capitaux. C'est-à-dire que le rapport entre le capital constant, les capitaux représentant des moyens de production, du travail mort, et l'ensemble du travail vivant représenté par l'addition des salaires et de la plus-value dégagée par les travailleurs lors du procès de production, tend à progresser (2).

L'augmentation de cette composition organique du capital est devenue si importante que les tentatives pour relever le taux de plus-value, en accentuant l'exploitation des travailleurs, ne peuvent plus la compenser et permettre un redressement du taux de profit. Les difficultés de la rentabilité des capitaux deviennent profondes et durables. Parallèlement, comme les technologies dominantes tendent à la fois à économiser le travail vivant mais aussi le travail mort cristallisé dans les moyens matériels de production, elles contribuent, sous la contrainte des efforts pour relever la rentabilité des capitaux, à développer un chômage massif.

**Ce sont ces phénomènes qui sont à l'œuvre dans les crises systémiques avec, en contre-tendance, ce que Marx appelait la « dépréciation de capital »** et que Boccara qualifie, en lui donnant une plus grande por-

tée, de « dévalorisations de crise » destinées à relever la rentabilité des capitaux, le taux de profit. Mais à terme, la baisse des salaires dans la valeur ajoutée obtenue, le redressement de la rentabilité des capitaux relancent leur sur-accumulation particulièrement dans la sphère financière, conduisant à de nouveaux développements de la crise systémique et des difficultés dont elle est porteuse.

### La crise systémique des années trente et les stades du capitalisme

Cette conception de la crise systémique s'est particulièrement nourrie de l'analyse de la crise des années trente et de ses suites, essentiellement des issues développées en Europe et aux États-Unis à la fin de la Seconde Guerre mondiale, marquées par une qualité nouvelle de l'intervention publique, particulièrement de l'État. Face à l'insuffisance de la demande d'investissement et de consommation caractéristique de la crise, les interventions publiques ne se sont pas contentées de mobiliser les ressources traditionnelles des politiques anti-déflationnistes. **Une authentique créativité institutionnelle, nourrie par les luttes populaires**, a permis un développement sans précédent d'une mixité public-privé et de la régulation étatiste et ainsi fortement contribué notamment au relèvement de la demande en investissements, en faisant reculer l'exigence de rentabilité dans les secteurs lourds en capital fixe, et également à la progression sans précédent de la consommation publique et sociale. En Europe occidentale, ces transformations se sont illustrées avec la création de systèmes de protection sociale et de grands services publics, les nationalisations de grandes entreprises industrielles, de services et de banques.

Ces transformations ont ouvert une issue à la crise ; l'organisation de dévalorisations structurelles de capital a en effet permis « *la transformation de tout le système : de ses structures, de ses opérations techniques, de sa régulation par la modification des règles du marché et du jeu du régulateur du taux de profit, sans parler des transformations non économiques* », anthroponomiques (3). **C'est ce que l'on a pu appeler le capitalisme monopoliste d'État social.** Ainsi, par exemple, le fait que l'activité des entreprises nationalisées se soit développée avec une exigence de profit à taux zéro, voire négatif, a permis de relever la rentabilité du privé. La nationalisation du système bancaire a donné accès à un crédit abondant et bon marché, élément clé de la phase d'essor que l'on a appelée la période des Trente glorieuses.

Cette mixité, rapidement dominée par la recherche de rentabilité et l'accumulation des capitaux a stimulé la croissance, contribué à des progrès sociaux mais a débouché sur une nouvelle suraccumulation de capitaux et de nouvelles difficultés et sur l'entrée à la fin des années soixante dans une nouvelle crise systémique, mettant notamment en cause l'importance du secteur public avec les privatisations, avec un allongement indéterminé de la longue phase de tendance aux difficultés.

**Ces deux dimensions : dévalorisation du capital et changements qualitatifs du système, de ses rapports sociaux, de ses modes opératoires et de sa régulation sont présentes dans toutes les crises systémiques**, toutes les évolutions qualitatives du système, toutes ses

transformations d'un stade à l'autre, avec le passage du stade manufacturier (du xvi<sup>e</sup> à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle) au stade classique (durant presque tout le xix<sup>e</sup> siècle) puis au stade monopoliste ou impérialiste, le capitalisme monopoliste d'État étant un sous-stade de ce dernier.

Chacun de ces stades est marqué par des processus de dévalorisation des capitaux différents et est lié à des modes opératoires spécifiques : la main dans le capitalisme manufacturier, la machine-outil dans le stade classique, l'automatisation et les différents changements technologiques, portés par la révolution informationnelle dans les développements du stade monopoliste.

### Crise économique et transformations non économiques

Il est important de mesurer que si **chacune des crises systémiques** qui a secoué le capitalisme s'est traduite par des transformations économiques et des rapports sociaux, elle **s'est également accompagnée de bouleversements culturels, politiques et sociétaux** touchant notamment aux rapports hommes/femmes, parents/enfants ou relevant des évolutions démographiques. Cette simultanéité a d'ailleurs incité un chercheur comme Emmanuel Todd à considérer que « *le mécanisme économique n'est en rien le moteur de l'histoire, une cause première dont tout découlerait. Il n'est lui-même que la conséquence de forces et de mouvements dont le déploiement intervient à un niveau beaucoup plus profond des structures sociales et mentales.* » (4) Il y aurait donc inversion des déterminations, les transformations sociétales conditionnant l'économique. N'y aurait-il pas plutôt effets de l'un sur l'autre, conditionnement réciproque ?

Au-delà de toutes les simplifications, même si le plus gros de son œuvre a porté sur les questions économiques, Marx, lui, depuis ses œuvres de jeunesse jusqu'à celles de la maturité, a établi un lien entre système économique et système de reproduction des hommes, même s'il l'a souvent effectué de manière partielle et trop « tirée » du côté du premier de ces deux éléments.

Dans plusieurs textes de jeunesse (5) il se prononce d'ailleurs en faveur de ce conditionnement plutôt réciproque sans aller pourtant jusqu'au terme de sa réflexion sur le sujet. Ainsi, **dans *L'Idéologie allemande*, il évoque à la fois « le travail des hommes sur la nature » et « l'autre aspect : le travail des hommes sur les hommes... Origine de l'État et rapport de l'État à la société civile »** (6). Dans ce même ouvrage, il développe une réflexion sur la notion d'individu qu'il ne réduit pas à la fonction de producteur de biens matériels. Évoquant de manière encore fort idéaliste les effets de la « *révolution communiste* » qu'il assimile alors à « *l'abolition de la propriété privée* », il affirme qu'avec elle, « *chaque individu en particulier sera délivré de ses limites nationales et locales, mis en rapports pratiques avec la production du monde entier (y compris la production intellectuelle) et mis en état d'acquiescer la capacité de jouir de la production du monde entier (création des hommes)* » (7).

Il y a chez lui une conception plus dialectique qu'il n'y paraît des relations entre les différentes facettes de cette création historique qu'est l'individualité. Dans l'introduction à son manuscrit de 1857-58, intitulé *Fondements de la critique de l'économie politique*, il



définit l'homme d'une manière plus générale, plus complète et à bien des égards plus ouverte à d'autres potentialités, **comme un « animal politique »** au sens d'un membre de la *polis*, de la cité, qui s'est hominisé au fil d'une histoire millénaire (8). Dans *Le Capital* également, évoquant l'activité humaine de transformation de la nature, il indique qu'en même temps que l'homme « agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature et développe les facultés qui y sommeillent » (9).

Enfin, particulièrement dans ce fameux Livre troisième du *Capital*, Marx donne une base critique et analytique plus tangible, plus effective, à ses anticipations de jeunesse des voies et moyens d'une sortie par le haut des crises du capitalisme permettant un changement de système. Si dans *L'idéologie allemande* notamment, il conçoit le communisme comme un mouvement de « contrôle et de domination » de la puissance aveugle du « marché mondial » (10) afin de la soumettre à « la puissance des individus unis » (11), **dans *Le Capital*, il associe cette émergence d'un nouvel ordre social avec l'instauration d'une nouvelle régulation « rationnelle », « consciente » des « producteurs associés »,** par opposition à celle opérée par crises successives dévastatrices du capitalisme sous la pression tyrannique et aveugle du taux de profit (12). Il met ainsi en relation la sphère de l'économique avec celle du politique, de l'intervention consciente et collective d'une communauté humaine qui est l'un des « moments » décisifs du système de transformation de la nature humaine, du système anthroponomique. Pour autant il ne donne pas les clés de cette nouvelle régulation « rationnelle ».

### Une crise peut en cacher une autre

À partir de ces avancées et de ces intuitions de Marx, et en prenant en compte à la fois l'expérience historique et les progrès de la connaissance particulièrement dans les domaines des sciences humaines et de la nature, Paul Boccara a développé **une théorie systémique de ces deux composantes de la vie humaine avec d'un côté « le système de transformation de la reproduction matérielle sociale » et de l'autre celui des « transformations [...] des êtres humains eux-mêmes » (13) ou anthroponomie.**

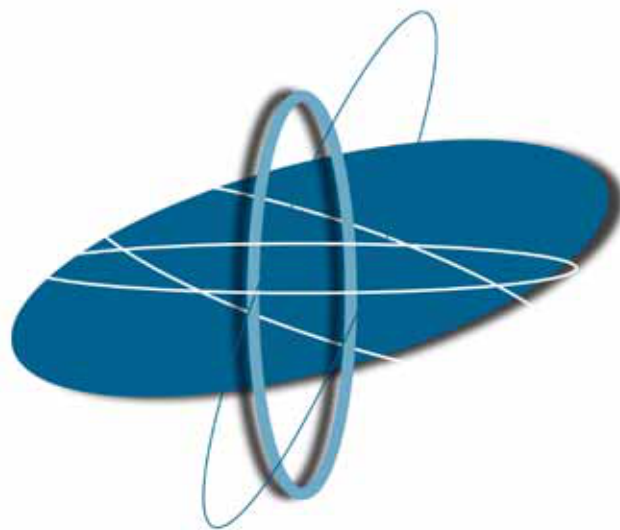
Reprenant l'idée de Ludwig Bertalanffy, selon laquelle un système se définit à la fois par ce qui le rattache et le différencie de son environnement, Boccara l'élargit en présentant « tout système comme un système de transformation défini entre deux systèmes encadrants » (14), insistant au passage sur l'opération de transformation. Pour ce qui concerne le système de reproduction matérielle sociale ou économique, il s'insère entre le système d'environnement de la nature extérieure – l'homme transforme en produits des matières premières extraites de la nature – et le système de régénération anthroponomique de la nature humaine – l'homme se transforme en transformant la nature et transforme le système de reproduction matérielle en se transformant. Par ailleurs par son activité économique, l'homme transforme la nature extérieure.

Par là même, **on comprend qu'il puisse y avoir simultanément crise systémique au niveau économique, crise du système de régénération anthroponomique et crise du système d'environnement.** Le tout sera

défini plus précisément et élargi comme une crise de civilisation (15) quelques quinze ans après cet article fondateur de 1995 dans *La Pensée*, dans un texte reprenant et développant une audition au Conseil économique, social et environnemental en date de septembre 2010. Ainsi une crise peut en cacher plusieurs autres. ■

Suite au prochain numéro...

- (1) *La Pensée*, n° 303, 1995.
- (2) Cf. sur cet aspect : Paul Boccara, *Transformations et crise du capitalisme mondialisé, quelle alternative ?*, deuxième édition actualisée, Le Temps des Cerises, 2009, p. 20 à 25.
- (3) *Idem*, p. 23.
- (4) Emmanuel Todd, *L'illusion économique, essai sur la stagnation des sociétés développées*, Gallimard, 1997, p. 16.
- (5) Cf. *Les Manuscrits de 1844* et *L'idéologie allemande*.
- (6) *L'idéologie allemande*, Éditions sociales, 1968, p. 65.
- (7) *Idem*, p. 67.
- (8) « Plus nous remontons dans l'histoire, plus l'individu, et l'individu productif, dépend et fait partie d'un ensemble plus vaste, de la famille d'abord et de manière toute naturelle ; puis de la famille élargie à la tribu ; plus tard, des communautés aux structures diverses, nées du heurt et de la fusion des tribus. Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la "société bourgeoise", que les divers liens sociaux apparaissent à l'individu comme de simples moyens pour atteindre ses buts particuliers, comme une nécessité extérieure. Pourtant, l'époque qui crée cette conception de l'individu isolé est justement celle où les rapports sociaux (devenus généraux à ce niveau) ont atteint leur plus grand développement. Au sens le plus fort, l'homme est un animal politique ; il n'est pas seulement un animal social, mais encore un animal qui ne peut s'individualiser que dans la société. » Karl Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Éditions Anthropos, 1970, p. 12.
- (9) *Le Capital*, Livre premier, tome I, chapitre VII, Éditions sociales, 1971, p. 180.
- (10) *L'idéologie allemande*, op. cit., p. 67.
- (11) *Idem*, p. 91.
- (12) Paul Boccara, « En deçà ou au-delà de Marx ? Pour des systémiques ouvertes en économie et en anthroponomie », *La Pensée* n° 303, 1995, p. 29.
- (13) Cf. « En deçà ou au-delà de Marx ? Pour des systémiques ouvertes en économie et en anthroponomie », *La Pensée*, n° 303, 1995, p. 23.
- (14) *Idem*, p. 34.
- (15) Paul Boccara, *La crise systémique : une crise de civilisation. Ses perspectives pour avancer vers une nouvelle civilisation*, note de la Fondation Gabriel Péri, décembre 2010.



# Pourquoi la crise actuelle est-elle dite systémique?

## [Partie IV]

### Crise de civilisation, crise de 2008-2010 et solutions systémiques

Pierre Ivorra

Dans ce texte, la crise de civilisation est définie comme une crise du système économique et également du système anthroponomique, c'est-à-dire du système qui concerne toute la vie humaine en dehors de l'économie, avec ses quatre moments : le parental, le travail, le politique et l'informationnel (la connaissance, la culture). Il nous faut donc préciser la nature de cette crise systémique du processus de transformation historique de la nature humaine.

#### La nature de la crise de civilisation

Avec le capitalisme se sont développées à la fois une conception et une pratique des rapports humains économiques et non économiques – ces derniers concernant aussi bien les relations au sein de la famille, de l'entreprise, que les domaines du politique et du culturel –, partant de l'idée qu'une société se fonde sur l'association contractuelle d'individus libres et égaux en droits à défaut de l'être en moyens. Le libéralisme, puisque c'est de lui dont il s'agit, a en retour contribué au développement du capitalisme.

Il est fondé sur des relations de délégations représentatives qui structurent les quatre moments de l'anthroponomie : délégation aux chefs de famille dans les relations parentales, au chef d'entreprise dans les relations de travail, aux assemblées, aux chefs de gouvernement et d'État en politique, aux auteurs et créateurs en matière culturelle. Aussi, pour Paul Boccard, « *aux crises systémiques de suraccumulation durable des capitaux correspondraient des crises de surdélégations représentatives, c'est-à-dire d'excès de délégation et de représentation, relativement coupées des réalités sociales transformées* » (1).

Cela apparaît clairement dans le domaine politique avec la crise qui secoue les démocraties occidentales minées par le discrédit des dirigeants, la désaffection pour les élus, l'abstention massive aux élections, les votes pour des formations extrémistes, essentiellement de droite ou les replis identitaires et intégristes. Dans les relations parentales cela se traduit par la remise en cause de l'autorité paternelle et

l'affirmation de nouvelles autonomies. Cette crise affecte évidemment chacun des moments anthroponomiques.

Lors de la précédente crise systémique, celle de l'entre-deux-guerres, la réponse à la crise des délégations représentatives qui a accompagné, nourri la crise économique et a été alimentée par elle, a été un élargissement du système de délégation, notamment au niveau social (comités d'entreprise, développement du droit du travail...) et démocratique (vote des femmes à la Libération) et au niveau international (création de l'ONU).

La civilisation occidentale s'est ainsi mondialisée, parvenant d'une part à intégrer les mouvements d'émancipation des anciens peuples coloniaux et d'autre part à obtenir l'effondrement du système du socialisme dit « réel », étatiste. En même temps, cette même mondialisation risque de marquer la fin de sa domination. Ludwig von Bertalanffy, en visionnaire, considérait déjà à la fin des années soixante que « *le "déclin de l'ouest" n'est pas une hypothèse ou une prophétie, mais un fait accompli* ». En englobant « *toute la planète* », en s'ouvrant « *à tous les êtres humains* » (2), la civilisation occidentale, elle-même dominée par les États-Unis, marque ses propres limites, se condamnant à s'ouvrir à d'autres cultures et à se transformer avec elles.

#### Une approche originale de la crise financière et économique de 2007-2009

La crise financière de 2007-2008 et la récession qui s'en est suivie en 2008-2009 ne résument pas à elles seules la crise systémique économique. Celle-ci, en effet, comme

nous l'indiquions précédemment, a commencé à la fin des années soixante. Les bouleversements récents, n'en sont que l'un des moments, le plus aigu jusqu'à présent, et certainement le plus expressif. Cela précisé, si le « séisme » de 2007 à 2009 n'épuise pas toute la crise systémique, il en dit beaucoup sur elle, notamment sur son originalité, sa double dimension à la fois économique et anthroponomique, et sur la nature des solutions pour en sortir.

Mais, à notre sens, il faut donc aller au-delà des simples analyses économiques si l'on veut saisir l'originalité de ce qui est peut-être la phase finale de cette crise systémique. Pour cela, ces bouleversements ne doivent pas être isolés de l'ensemble des transformations majeures affectant tous les domaines de la vie humaine ainsi que des blocages imposés à la fois par la dictature du taux de profit dans le contexte d'une part d'une suraccumulation durable des capitaux et d'une surexploitation des travailleurs, et d'autre part, par les surdélégués représentatives contre les potentialités d'émancipation humaine. Les révolutions arabes contre des dictatures au service des grandes puissances capitalistes, succédant à la crise financière et à la récession de 2007-2009, en témoignent à leur façon.

Pris ainsi dans leur globalité, l'ensemble de ces bouleversements témoigneraient de la maturation de cette crise de longue durée ; autrement dit, ils appelleraient, afin de sortir véritablement des difficultés qui risquent de se poursuivre et de s'aggraver, des transformations inédites et radicales du système permettant de dessiner progressivement un autre système. On pourrait faire l'hypothèse qu'il ne s'agirait pas d'une crise appelant un développement du système capitaliste, par différence avec celle de l'entre-deux-guerres. Au contraire, elle serait appréhendée, en prenant en compte également sa dimension anthroponomique, comme **le révélateur non seulement de l'entrée en crise de la civilisation occidentale mais aussi de l'émergence d'une autre civilisation, celle de toute l'humanité.**

Cette radicalité des bouleversements et en même temps des réformes à mettre en œuvre pour sortir de la crise systémique à la fois dans le domaine économique et anthroponomique s'expliquerait par les « véritables révolutions des opérations techniques et sociales » (3) en cours sur le plan économique : informationnelle, monétaire et écologique ; cinq au niveau anthroponomique avec d'abord les transformations de la vie humaine qu'induit la révolution informationnelle, la révolution démographique marquée à la fois par la baisse de la fécondité et par l'allongement de la durée de vie, la révolution parentale, celle encore qui affecte les flux migratoires, du sud vers le nord, et enfin la révolution militaire avec la prolifération des armes de destruction massive.

Parmi ces révolutions des opérations techniques et sociales, la révolution informationnelle tient une place particulière. Elle succède à la révolution industrielle qui a permis un développement du capitalisme et de la civilisation occidentale. Elle permet le remplacement de certaines opérations du cerveau humain par des machines. Elle est porteuse de transformations qui vont au-delà de celles que l'invention de l'imprimerie a permises. Elle est probablement d'une importance aussi grande

que l'apparition de l'écriture. Avec elle, la connaissance, l'information tendent à jouer un rôle prédominant dans la production, plus important que celui des machines. Elle offre des possibilités de partage inédites en ce sens qu'une information, une connaissance peut être échangée autant de fois que nécessaire sans être perdue et sans qu'il soit nécessaire de la reproduire, contrairement à une machine ou à un bien matériel.

La maîtrise de ce potentiel de partage et en même temps d'économie de travail vivant et d'équipements par les grandes entreprises privées internationalisées, appuyé par le renforcement de l'idéologie libérale au début des années quatre-vingts, a favorisé les privatisations et le développement de ces groupes, en même temps que celui de l'industrie et du salariat dans de nouvelles contrées, avec la montée des pays émergents.

En même temps, la révolution informationnelle permet une élévation considérable de la productivité du travail et des équipements. Sous contrainte de rentabilité financière elle contribue au développement d'un chômage massif et durable et d'une grande précarité de l'emploi. Les limitations de la demande ainsi créées en même temps que la croissance financière qu'elle favorise relancent ainsi la suraccumulation des capitaux par rapport aux produits et par là même la crise systémique. Par ailleurs, la révolution informationnelle contribue à transformer le système anthroponomique et les relations des hommes entre eux dans les domaines non économiques de leur vie.

Une telle analyse permet ; à notre sens, de jeter un regard nouveau et éminemment politique sur cette phase finale de la crise de longue durée que nous vivons.

### L'articulation entre contradictions et défis des deux systèmes en crise

Sans vouloir appréhender toutes les dimensions de la crise systémique dans ses manifestations au cours de la période 2007-2009 (4), nous retiendrons certains des éléments montrant que les deux dimensions de la crise systémique s'alimentent et que les contradictions et les défis à l'œuvre dans le système économique s'articulent avec celles qui travaillent le système anthroponomique.

#### L'importance de la spéculation

La crise financière a démarré à l'été 2007 avec la spéculation sur les « subprimes », les prêts à risques. La purge, la dévalorisation de crise, a été en 2008-2009 à la hauteur de l'énormité du gonflement de capital matériel et surtout financier, de la suraccumulation des capitaux, mais dès 2010 la spéculation a repris, se portant à nouveau sur les matières premières, le pétrole et également nombre de produits alimentaires. Cette enflure financière en partie auto-entretenu n'est cependant pas déconnectée du mouvement réel du capital. Comme le notent à juste titre les auteurs de l'ouvrage *Le savoir et la finance* (5), le développement de marchés financiers mondialisés est aussi en grande partie lié aux besoins de financement des nouvelles technologies, de « l'économie du savoir ».

Parallèlement, la montée de la perte de confiance dans l'entreprise et ses dirigeants, la crise de l'hyper-délégué patronale, qui pouvait se constater avant 2007, s'en est trouvée renforcée et a conforté les comportements de

prudence des épargnants à l'égard des marchés financiers. Le sentiment à l'égard de l'image des « gagnants » des années quatre-vingts, déjà largement écornée, est maintenant beaucoup plus ambivalent même si c'est surtout le financier et le banquier qui sont mis en accusation.

### *Le tournant de l'intervention publique*

Les interventions étatiques, relativement coordonnées afin de voler au secours des banques puis de nombre de grandes entreprises, ont été considérables. Les grandes banques centrales ont baissé leurs taux d'intérêt et inondé le marché de liquidités afin de surmonter le gel du crédit bancaire.

À la suite de la crise, en même temps que monte l'endettement public, des politiques pour tenter de le contenir sont mises en œuvre un peu partout aggravant la pression sur la demande globale. Cette pression est en outre accentuée par les efforts des entreprises pour restaurer leur rentabilité contre les salaires et l'emploi notamment grâce à la mise en œuvre de nouvelles technologies très économes en travail et en équipements. De nouveaux risques et de nouveaux enjeux de maîtrise publique et sociale apparaissent avec d'une part une aggravation de l'insuffisance de la demande et une croissance faible de l'activité, avec une montée du chômage et de la précarité, et d'autre part une spéculation sur les titres de dette publique en même temps qu'une baisse de leur valeur et une montée des taux d'intérêt à long terme. La crise actuelle de la zone euro en est l'une des manifestations. La perspective d'un krach obligataire à partir des États-Unis n'est plus écartée.

Les idées au cœur du libéralisme selon lesquelles il faut laisser faire le marché, laisser la plus large place aux intérêts privés, privilégier les valeurs de l'individualisme au détriment des valeurs collectives et de la solidarité ont été mises à mal la nécessité d'une intervention publique s'impose et la nécessité d'une sélectivité commence à se faire jour. Cela nourrit également, de manière contradictoire, les replis identitaires, exacerbe les nationalismes et la xénophobie, renforce l'illusion du besoin d'un État fort afin de contenir les effets de la mondialisation capitaliste.

### *Le caractère central de la crise américaine et des risques dont elle est porteuse*

La crise est partie en 2007-2008 des États-Unis et s'est ensuite étendue. C'est tout un modèle économique qui a ainsi été mis en cause. Les États-Unis vivent à crédit, ils importent des centaines de milliards de dollars afin de financer leur puissance, conforter leur avance dans les nouvelles technologies. Cette situation illustre la domination qu'ils exercent sur les relations internationales dans nombre de domaines avec particulièrement le rôle du dollar en matière monétaire. En même temps, cette addiction aux financements externes les place dans une situation de dépendance vis-à-vis de leurs bailleurs, asiatiques notamment, chinois en particulier.

La menace d'un changement dans les flux de financement et d'un « infarctus » financier et monétaire des États-Unis commence à prendre corps, faisant planer la menace d'un nouvel effondrement mondial d'une gravité accentuée par rapport à celui de 2007-2008. En même temps, avec

ce que laissent espérer les révolutions arabes, cela relève encore davantage l'importance de l'enjeu d'un nouvel équilibre mondial fondé sur une mise en cause de la domination des États-Unis et du dollar et sur la coopération pour le développement de tous.

### *Les défis des droits des femmes, de l'allongement de la durée de vie et de la séparation entre auteurs et lecteurs*

On peut pointer bien d'autres contradictions et défis qui travaillent chacun des deux systèmes. Ainsi d'un côté l'émancipation féminine progresse avec la salarisation de millions de femmes dans le monde mais, en même temps, l'inégalité dans le travail s'accroît, les femmes étant la proie plus particulière des emplois précaires. Les progrès de la médecine et des conditions de vie permettent un allongement de la durée de vie dans nombre de régions du monde mais, en même temps, cette évolution est utilisée pour développer les marchés financiers par le biais des fonds de pension et de la contraction des systèmes de retraite publics. Le développement d'Internet, de la numérisation favorise la créativité individuelle et l'échange. S'il laisse entrevoir un début de dépassement de la séparation entre auteurs et lecteurs, celui-ci est entravé particulièrement par la monopolisation des réseaux d'échange par des groupes capitalistes actifs à l'échelle mondiale, américains pour la plupart.

### *À crises systémiques, solutions systémiques*

L'allongement de la période de difficultés actuelle par rapport à la durée habituelle de ces phases lors d'autres cycles longs telle que Kondratieff l'a mesurée (une trentaine d'années), s'expliquerait donc par la nécessité, à ce stade, d'engager des transformations radicales, systé-



miques permettant de commencer à sortir du système, à le dépasser, dans un processus évolutif, comprenant des éléments capitalistes et des éléments non capitalistes, ces derniers progressant graduellement (6). Les précédentes crises systémiques que le capitalisme a connues se sont en effet toutes traduites par un développement du système et des changements institutionnels et sociétaux qui ne le remettaient en cause que partiellement et qui même, au bout du compte, lui permettait d'accroître son rayonnement géographique et son expansion. Cette fois-ci, l'absence de ces transformations fondamentales pourrait conduire à un « pourrissement » de la crise aux conséquences imprévisibles.

Notre projet n'est pas de présenter l'ensemble de ces transformations à réaliser mais de montrer leur cohérence et leur caractère systémique. Il ne s'agit pas de donner à penser qu'il faudrait les mettre en œuvre dans leur ensemble pour changer du jour au lendemain de système. Il n'y aura pas de « grand soir » systémique. Il faut plutôt envisager l'œuvre comme un processus évolutif avec des avancées, des pauses, des reculs partiels... Mais les mesures de progrès, si réduites soient-elles, doivent avoir une portée anti-crise tant du point de vue économique qu'anthroponomique et s'inscrire dans le mouvement de ce changement de civilisation nécessaire.

Paul Boccara avance pour sa part des propositions de maîtrise et de dépassement du marché capitaliste actuel et également des formes de délégations caractéristiques du libéralisme. Au niveau économique cette maîtrise et ce dépassement concerneraient les quatre marchés du capitalisme mondialisé : le marché du travail avec la sécurité d'emploi et de formation ; les marchés monétaire et financier avec un nouveau crédit et une monétarisation des dettes publiques ; le marché des productions avec les nouveaux critères de gestion, un développement sans précédent des services publics et une refonte écologique et culturelle des productions ; le marché mondial par la coopération et le co-développement. L'expansion des services publics s'inscrirait dans la perspective de la réalisation de services et de biens communs de l'humanité toute entière.

Pour ce qui concerne le système anthroponomique, il s'agirait de maîtriser et de commencer à dépasser les délégations représentatives du libéralisme dans le

monde à tous les niveaux : celui des activités parentales avec les services publics les prolongeant ; celui de nouveaux pouvoirs pour les salariés et les populations depuis les activités de travail jusqu'aux institutions politiques et aux biens communs de l'humanité ; celui d'une nouvelle culture de partage et d'inter-créativité pour toute l'humanité.

Ainsi, les luttes pour sécuriser la formation et l'emploi des jeunes doivent en même temps viser à assurer leur autonomie financière et morale à l'égard de leurs parents. Ainsi, la mobilisation des salariés français pour une véritable réforme du système de retraite, contre le plan de régression du pouvoir sarkozyste, a mis en avant des propositions nouvelles de financement s'appuyant sur un développement d'emplois sécurisés et qualifiés et a également refusé le recul de l'âge de la retraite à partir d'une nouvelle conception éthique de la fin de vie.

Ce dernier point rappelle d'ailleurs l'une des visions anticipatrices de Marx. Évoquant l'activité de transformation de la nature qui s'impose à l'homme comme une nécessité naturelle pour survivre et pour perpétuer l'espèce, il considère qu'en ce domaine, celui de la sphère économique, « la seule liberté possible est que l'homme social, les producteurs associés règlent rationnellement leurs échanges avec la nature, qu'ils la contrôlent ensemble au lieu d'être dominés par sa puissance aveugle ». Mais il ajoute aussitôt : « Cette activité constituera toujours le royaume de la nécessité. C'est au-delà que commence le développement des forces humaines comme fin en soi, le véritable royaume de la liberté qui ne peut s'épanouir qu'en se fondant sur l'autre royaume, l'autre base, celle de la nécessité. La condition essentielle de cet épanouissement est la réduction de la journée de travail. » (7)

En même temps, cette géniale anticipation de la nécessité de dépasser le salariat révèle ses limites et le besoin d'aller au-delà de Marx en considérant que le développement des forces humaines est une condition essentielle pour que les hommes puissent dominer la nature dans des conditions les plus dignes et respectueuses de la nature elle-même. ■

(1) Paul Boccara, *La crise systémique : une crise de civilisation. Ses perspectives pour avancer vers une nouvelle civilisation*, note de la Fondation Gabriel Péri, décembre 2010, p. 11.

(2) Ludwig von Bertalanffy, *Théorie générale des systèmes*, Dunod, 2002, réédition de l'ouvrage publié en 1968, p. 209.

(3) Paul Boccara, *La crise systémique : une crise de civilisation. Ses perspectives pour avancer vers une nouvelle civilisation*, note de la Fondation Gabriel Péri, décembre 2010, p. 12.

(4) Cf. pour cela les deux ouvrages de Paul Boccara.

(5) Cf. El Mouhoub Mouhoud et Dominique Plihon, *Le savoir & la finance*, p. 5, Paris, La Découverte, 2009.

(6) Cf. Paul Boccara, *Transformations et crise du capitalisme mondialisé, quelle alternative ?*, deuxième édition actualisée, Le Temps des Cerises, 2009, p. 32 et 60-61.

(7) Karl Marx, *Le Capital*, Livre troisième, tome troisième, Paris, Éditions sociales 1971, p. 198-199.

